



CLASSIQUES
GARNIER

IVANOVICI (Victor), « Des métaphores de la traduction à la traduction comme métaphore », *Le Comparatisme comme approche critique. Traduction et transferts / Translation and Transfers*, Tome 4, *Traduction et transferts / Translation and Transfers*, p. 293-300

DOI : [10.15122/isbn.978-2-406-06533-3.p.0293](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-406-06533-3.p.0293)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2017. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

RÉSUMÉ – Partant des analogies et métaphores utilisées pour désigner l'acte de traduire, l'article envisage la traduction comme métaphore.

ABSTRACT – Using as its point of departure analogies and metaphors employed to designate the act of translating, this article considers translation as a metaphor.

DES MÉTAPHORES DE LA TRADUCTION À LA TRADUCTION COMME MÉTAPHORE¹

Chaque fois qu'il est question de définir l'acte de traduire, quelques analogies reviennent opiniâtrement au fil des années. La traduction, dit-on, est à l'original ce que serait pour un *Nocturne* de Chopin son exécution en concert, le jeu du comédien pour une pièce de théâtre, ou même le commentaire critique pour un texte littéraire.

La musique, le théâtre, la critique : des métaphores, bien sûr, mais d'une espèce dont la valeur heuristique n'est guère moindre que celle des modèles en science². Qu'ont-elles en commun, par rapport à la traduction, ces trois sphères conceptuelles ? Dans tous ces cas une partition, muette au début, s'anime et commence à nous parler. Dans tous ces sens la traduction est une interprétation. George Steiner l'affirme avec force³, et c'est encore lui qui a le courage d'en prendre le contre-pied. S'il est vrai que toutes ces modalités d'interprétation nous facilitent la compréhension de ce qu'est la traduction, il est aussi vrai que la compréhension elle-même n'est que le « transfert interprétatif » entre une source et un récepteur à travers un « processus transformationnel⁴ ». En ce sens, la traduction en constitue une bonne métaphore : longtemps modelée par référence à divers savoirs, elle est à son tour en mesure de fournir un modèle au Savoir. D'ores et déjà, l'on peut donc soupçonner

1 En l'absence d'indications spécifiques, les traductions sont personnelles.

2 D'ailleurs le langage scientifique ne se refuse pas à la métaphore : par exemple, le savant roumain Solomon Marcus relève sa présence et son fonctionnement dans les mathématiques. Voir Solomon Marcus, *Poetica matematică* (« Poétique mathématique »), Bucarest, Éditions de l'Académie Roumaine, 1970, p. 90-101.

3 George Steiner, *After Babel. Aspects of Language and Translation*, Oxford, Oxford University Press, 1975. Trad. française de Lucienne Lotringer, *Après Babel. Une poétique du dire et de la traduction*, Paris, Albin Michel, 1978. Voir en particulier le premier chapitre, où George Steiner analyse le sémantisme des mots français « interprète » et « interprétation ».

4 *Ibid.*

qu'entre les métaphores de la traduction et la traduction comme métaphore se joue un jeu dont l'enjeu est l'identité épistémologique de la « traductologie ».

La quête de cette identité traverse en première instance une phase d'altérité, où toute conceptualisation de la traduction est censée talonner les domaines scientifiques pris comme modèles. Fertile « aliénation », équivalant à ce qu'Antoine Berman appelait l'« épreuve de l'étranger⁵ » ; c'est par une telle épreuve que la théorie de la traduction se dégage de la simple activité de traduire, tout en y trouvant ses fondements premiers et les plus solides.

Soit, comme exemple, le parallélisme entre la pratique de la traduction et sa théorie, d'un côté, et l'ensemble des pratiques interprétatives connues sous le nom de critique littéraire, de l'autre côté. Depuis un siècle et demi⁶, la critique n'a cessé de revendiquer son droit à l'anachronisme interprétatif, à être une « lecture infidèle » où les exégètes, peu soucieux de la positivité historique, visent plutôt à rendre leur objet familier au lecteur contemporain. Voilà les hypothèses axiologiques d'une telle démarche : un ouvrage, même lorsqu'il relève d'une époque révolue, possède une certaine capacité d'anticipation, lui permettant de gagner l'« horizon d'attente⁷ » d'une période ultérieure (dans la majorité des cas en y étant « annexé » par un interprète agissant pour le compte de « son » public récepteur).

La typologie « traductologique » conçue par Georges Mounin vers le milieu des années cinquante (*Les Belles Infidèles*, 1955) faisait justement écho à cette posture adoptée par la critique littéraire. Pour Mounin, toute version digne de ce nom contemple l'original à travers des « verres transparents », ce qui veut dire qu'elle se plie prioritairement aux structures et aux registres de la langue d'arrivée. En cela, elle est une « belle infidèle » qui, en raison même de son « infidélité », acquiert la capacité d'abolir l'éloignement du texte-source par rapport au destinataire-cible⁸.

5 Voir Antoine Berman, *L'Épreuve de l'étranger. Culture et traduction dans l'Allemagne romantique*, Paris, Gallimard, 1984.

6 C'est-à-dire à peu près depuis le Romantisme, mais avec une énergie renouvelée et un accent plus explicite à partir de la fin des années cinquante et le début des années soixante du siècle dernier, où se situe la grande querelle autour de la « Nouvelle Critique ».

7 Concept « homologué » par l'esthétique de la réception de Hans Robert Jauss. Voir Hans Robert Jauss, *Literaturgeschichte als Provokation der Literaturwissenschaft*, Constance, UVK Universitätsverlag, 1967.

8 Selon un autre « traductologue » français (Jean-René Ladmiral, « Sourciers et ciblites », in *La Revue d'esthétique*, n° 12, 1986), cet éloignement est triple, lié à l'« étrangeté de la

Ici s'arrête la portée de la métaphore et, avec elle, la « phase d'altérité » que traverse la théorie de la traduction. Car le système de référence n'est plus le même dès que la critique littéraire s'éloigne des buts suivis jusqu'alors – en l'occurrence, dès qu'elle perd son intérêt pour l'appropriation des textes anciens d'après les attentes axiologiques et culturelles de l'actualité et, à l'instar des études historiques les plus récentes⁹, s'emploie à les restituer selon leur propre horizon d'attente. Ce faisant, l'historien de la littérature – de même que l'historien tout court – devient un ethnologue du passé, pour qui les textes littéraires sont les documents de la conscience collective d'une civilisation différente de la sienne.

Tôt ou tard, un pareil chemin devait obliger la traductologie à rendre justice à la « laide fidèle », qui (toujours dans les termes de Mounin), choisissant la vision *via* des « verres colorés », demeurerait à jamais du côté de la source¹⁰. Au lieu de suivre cette voie, la théorie de la traduction choisit de rompre les liens épistémologiques qui l'unissaient à son ancien modèle et de s'affermir dans son « infidélité » actualisante. Ce faisant, elle se fonde sur une nouvelle antithèse typologique, une nouvelle étape sur la voie identitaire. Il s'agit de l'opposition entre les traducteurs « sourciers » et les « ciblistes » : les uns tâchent de conserver autant que possible la « saveur » de l'original, les autres d'adapter le produit final aux standards de la langue et de la culture d'arrivée. Dans cette théorie – dont la « défense et illustration » a été assumée par Jean-René Ladmiral¹¹ – il y a, certes, des échos de Mounin. Cependant, la question esthétique (« beauté » *vs.* « laideur ») ne joue qu'un rôle secondaire. C'est la « fidélité » qui passe au premier plan : la fidélité à la « lettre » (sourciers) ou à l'« esprit » (ciblistes). En l'occurrence, il s'agit d'une allusion

langue étrangère », l'« odeur du siècle », ainsi qu'à la « distance interculturelle ou ethnologique ». C'est d'après son résumé que je cite les idées de Georges Mounin.

9 On pensera notamment à la « longue durée » et à l'« histoire des mentalités ».

10 Prisonnières l'une de l'autre, les deux sont aussi captives d'une distance réputée infranchissable.

11 Jean-René Ladmiral, « Sourciers et ciblistes », *op. cit.*, p. 32-34. – En réalité, l'alternative (ou le dilemme) en question date de Schleiermacher, voire de Saint Jérôme. Une dizaine d'années après Ladmiral, une typologie très analogue a été formulée dans l'espace anglo-saxon, par Lawrence Venuti, qui distingue deux catégories de traductions : celles qui produisent un effet d'« étrangeté » (*foreignizing*) et les autres qui, au contraire, voudraient créer la sensation du « familier » (*domesticating*). Voir Lawrence Venuti, *The Translator's Invisibility*, Londres / New York, Routledge, 1995.

à Saint Paul qui nous indique que l'on se retrouve ici en quelque sorte en pleine « théologie » de la traduction¹².

Au plan épistémologique, force est de constater que cette nouvelle analogie est bien différente des précédentes : ce n'est point le discours théologique qui se constitue en métaphore de la traduction, mais l'inverse. Car la tradition du Livre, qui est la nôtre (ainsi que celle des Hébreux et des Musulmans), fait de la théologie une branche de la philologie, où maintes questions de foi se posent en termes de « traitement » et d'interprétation pertinents des textes. Un bon exemple serait la loi du Christ, écrite non pas « sur des tables de pierre » mais « sur les tables de chair » de nos cœurs ; l'exigence qui en découle – de l'aborder non pas « selon la lettre » mais plutôt « selon l'esprit » – nous renvoie au problème de la compréhension idoine de ladite loi.

Dans le but de renforcer leur parti pris, les théoriciens « ciblistes », tels Ladmiral, invoquent donc l'autorité de l'Apôtre : « La lettre tue, mais l'esprit vivifie¹³. » Cependant, en réalité, c'est-à-dire en pratique, l'antithèse n'est que très rarement valable. D'abord parce que la « lettre » du Livre saint (aïeul et archétype de tous les livres), devient elle aussi sainte, pareille à la « chair » qui accède à la vie en devenant le réceptacle de l'« esprit ». Voilà pourquoi toutes les grandes traductions des Écritures relèvent d'une démarche littéraliste¹⁴.

En second lieu, plus l'opposition gagne en netteté, plus elle tend à s'effacer. À la limite, tant les « sourciers » que les « ciblistes » outranciers aboutissent à la non-traduction : les uns en réitérant virtuellement le texte original¹⁵, les autres en fabriquant, aussi virtuellement, leur propre original¹⁶. Mais l'expression de l'affranchissement le plus radical

12 *Id.*, p. 38.

13 « *Littera enim occidit, spiritus autem vivificat* » (Deuxième Épître aux Corinthiens 3, 6). Voir Jean-René Ladmiral, « Sourciers et ciblistes », *op. cit.*, p. 32 et 38.

14 Démarche qui, il faut le souligner, dépasse largement le domaine de la traduction proprement dite, se déployant tantôt vers la terminologie la plus exacte, tantôt vers la métaphore la plus hardie. Un exemple du premier genre serait le *ladino*, c'est-à-dire l'hébreu biblique calqué en *sépharadi* pour des fins d'apprentissage, et qui tira de cette littéralité un tel prestige, qu'il tend déjà à remplacer tout autre nom du judéo-espagnol. D'autre part, songeons à ce que serait la poésie sans l'étrange ciel solide des Hébreux, devenu *stéréoma* dans la Septante et *firmamentum* dans la Vulgate de Saint Jérôme.

15 *Id.*, p. 39.

16 Ce penchant « cibliste » a été explicité par le critique grec Nassos Vayénas, dans son essai *La Traduction comme original*. En glosant une série de traductions d'une strophe de T. S. Eliot (« Little Gidding » II, *Four Quartets*), l'auteur parvient à la conclusion que la

par rapport à la « source » est la plus stricte littéralité. Parfaitement envisageable, cette démarche ironique fut effectivement envisagée dans l'un des récits les plus connus de Borges, dont le héros, Pierre Ménard, nourrissait l'ahurissante ambition de produire un *Don Quichotte* à lui, qui serait textuellement identique au premier, mais « à travers les expériences de Pierre Ménard¹⁷ ».

Par conséquent, lorsque l'on traduit, l'on crée un original ; et plus on est libre envers cet original, plus on le recrée... à la lettre. Je ne fais pas du paradoxe bon marché : j'essaie de regrouper autour de la pratique de la traduction tout une dialectique faite d'attractions et de répulsions, d'actions et de réactions, d'influences latentes et manifestes, croisées ou parallèles, déclarées ou dissimulées, assimilées ou rejetées... Ce jeu de forces très complexe se déroule dans l'espace de la littérature comparée qui, comme le considère George Steiner, peut être conçue comme un art de la compréhension se focalisant sur les réussites et échecs de la traduction¹⁸.

plus réussie de toutes est une paraphrase « écrite comme un original », qu'on peut déceler dans le poème « Grive » de Georges Séféris : « Un examen attentif nous montrerait que les images, tant par leur qualité que par leur signification, ont une étroite parenté chez les deux poètes, que le mètre utilisé par Séféris est l'équivalent grec du mètre d'Eliot, que la rime y joue le même rôle que dans l'original, que le sens de chacun des deux fragments renvoie à Héraclite, et enfin que la strophe séférienne suscite en nous le même genre d'émotion que les vers de "Little Gidding" » (Nassos Vayenas, *Ποίηση και μετάφραση [Poésie et traduction]*, Athènes, Stigmé, 1989, p. 37).

17 En voici un échantillon : « Comparer le *Don Quichotte* de Ménard à celui de Cervantès est une révélation. Celui-ci, par exemple, écrivit (*Don Quichotte*, I^{re} partie, chap. IX) : "... la vérité, dont la mère est l'histoire, émule du temps, dépôt des actions, témoin du passé, exemple et connaissance du présent, avertissement de l'avenir." Rédigée au XVII^e siècle, par le "génie ignorant" Cervantès, cette citation est un pur éloge rhétorique de l'histoire. Ménard écrit en revanche : "... la vérité, dont la mère est l'histoire, émule du temps, dépôt des actions, témoin du passé, exemple et connaissance du présent, avertissement de l'avenir." L'histoire, mère de la vérité ; l'idée est stupéfiante. Ménard, contemporain de William James, ne définit pas l'histoire comme une recherche de la réalité mais comme son origine. La vérité historique, pour lui, n'est pas ce qui s'est passé ; c'est ce que nous pensons qui s'est passé. [...] Le contraste entre les deux styles est également vif. Le style archaïsant de Ménard – tout compte fait étranger – pêche par affectation. Il n'en est pas de même pour son précurseur, qui manie avec aisance l'espagnol courant de son époque » (Jorge Luis Borges, « Pierre Menard, autor del Quijote », in *Ficciones* [1944], Buenos Aires, Emecé S. A., 1966, p. 54-55. Trad. française de Paul Bénichou, Jean-Pierre Bernès, Roger Caillois *et al.*, « Pierre Ménard, auteur du "Quichotte" », in *Fictions, Œuvres complètes I* [1993], éd. Jean Pierre Bernès, Paris, Gallimard, 2010, p. 473-474.

18 Voir entre autres George Steiner, *No Passion Spent*, Yale, Yale University Press, 1996.

Pour compliquer davantage les choses, créer c'est traduire. Les poètes n'ont jamais renoncé à cette croyance. Lisons l'un d'eux, le roumain Lucian Blaga (1895-1961) :

Même quand je compose mes propres vers
je ne fais que les traduire.
Voilà qui me semble fort juste.
Car c'est ainsi que les vers trouvent leur raison
de s'épanouir comme des fleurs.
Je traduis sans cesse. Je traduis
en langue roumaine
une chanson que mon cœur
chantonne pour moi dans sa langue à lui¹⁹.

Passer du langage « du cœur » à la langue roumaine... Ne vaudrait-il pas mieux lire ici « langue humaine » ? Si, de toute évidence, puisque le « texte-cible » relève du patrimoine langagier multiple de l'humanité post-babélique, tandis que la « langue-source », c'est le règne de l'Un, qui précéda ce legs écartelé. Blaga la situe dans les attachantes régions du « cœur » ; les romantiques lui attribuent une dimension cosmique²⁰ ; certaines traditions populaires l'identifient au langage des oiseaux, parfois accessible aux enfants ; enfin, pour les mystiques et les illuminés, il s'agit là ni plus ni moins de la langue de la Création, parlée depuis lors par les anges.

Pour tirer un certain profit épistémologique de cette nouvelle métaphore, il faudrait se demander si les langues naturelles comportent une instance à même de soutenir l'analogie avec un langage d'une qualité ontologique supérieure. La réponse exige un détour par la théorie du langage tout court. Le linguiste roumain Eugenio Coseriu, en qui beaucoup ont vu le Saussure de la seconde moitié du vingtième siècle, opposait à la classique dichotomie saussurienne *Langue/Parole* un modèle

19 Lucian Blaga, « Stihuitorul » (« Le faiseur de vers »), du cycle « Ce aude unicornul » (« Qu'entend la licorne ? »), in *Opere*, vol. II, Bucarest, Minerva, 1974, p. 321.

20 L'Espagnol Gustavo Adolfo Bécquer écrit fort explicitement : « *Yo sé de un himno gigante y extraño / que anuncia en la noche del alma una aurora, / y estas páginas son, de ese himno, / cadencias que el aire dilata en las sombras. // Yo quisiera escribirlo, del hombre / domando el rebelde, mezquino idioma...* » (« Je connais un hymne gigantesque et étrange qui, dans la nuit de l'âme, annonce une aurore, et ces pages ne sont que les cadences de cet hymne, que le vent dilate dans les ténèbres. // Je voudrais l'écrire, en domptant le langage rebelle et mesquin de l'homme », Gustavo Adolfo Bécquer, « I [Yo sé de un canto...] », *Rimas, Leyendas y Narraciones*, Mexico, Porrúa S.A., 1979, p. 3).

ternaire ayant pour pôles le *Système*, la *Norme* et la *Parole*²¹. La Norme, qui comprend un ensemble de conventions sociales, d'habitudes et d'inerties langagières, exerce sa tutelle sur les actes de Parole. Ceux-ci, théoriquement non réitérables et imprévisibles, sont en pratique précisément soumis à la répétition et à la prévisibilité, sans lesquelles aucune communication ne serait possible. Quant au Système, il consiste plutôt en un « ensemble de libertés » (virtuelles), qui offrent à l'individu « les moyens d'une expression inédite, mais en même temps compréhensible à ceux qui utilisent le même système²² ».

L'on reconnaît, donc, d'un côté la « langue humaine », née du rapport de pouvoir entre la Norme et la Parole, et de l'autre la Parole poétique en rébellion permanente contre la contrainte. La violence – présente dans ce processus à chaque instant – s'exerce sans cesse sur la Norme, mais ce viol trouve le Système consentant. Ainsi, les poètes actualisent ses possibilités au plus haut degré²³, car ce sont eux qui en savent – et en expriment – le plus sur la « langue du cœur ». Pour refermer ce cercle, ainsi que le cycle des métaphores identitaires, le traducteur, dont le point de départ se confond avec la cible du poète, doit lui aussi viser à la « langue du cœur », mais en fin de route. Là encore, plus il se conduit en « cibliste », plus il se montre « sourcier ». Tant sa démarche que son résultat relèvent d'une profonde ambivalence : il courtise le Système²⁴, tout en démantelant la Norme ; il se juge fidèle à la « langue du cœur », ce qui l'oblige à introduire la violence au cœur de sa langue. Ce faisant, il imite littéralement la stratégie de séduction déployée par le poète.

Pour récapituler : la critique littéraire, la littérature comparée et la théorie du langage (assistées par l'esthétique et... la théologie) constituent des domaines du savoir qui, tantôt en « métaphores » de la traduction, tantôt « métaphorisés » par celle-ci, créent, *via* leur intersection, un espace destiné à abriter la traductologie. Afin de le rendre habitable, la nouvelle discipline doit s'aliéner dans l'altérité pour mieux se munir d'une identité épistémologique forte. Au plan pratique de la traduction,

21 Eugenio Coseriu, « Sistema, Norma y Habla », in *Teoría del Lenguaje y Lingüística General*, Madrid, Gredos, 1962, p. 11-113.

22 *Id.*, p. 98.

23 *Id.*, p. 99.

24 C'est-à-dire qu'il explore pleinement les possibilités de ce Système ; c'est en ce sens que Ladmiral évoque le « français possible » (Jean-René Ladmiral, « Sourciers et ciblistes », *op. cit.*, p. 40).

ce jeu prend la forme des typologies alternatives fidèle/infidèle et sourcier/cibliste. À mon sens, il s'agit là de fausses dichotomies : on peut, et même on doit adopter tour à tour les deux attitudes.

C'est de la sorte que la tâche de « cultiver son jardin » fait bon ménage avec un horizon multiculturel, et que la semence de l'universalité germe dans les sillons de la langue maternelle.

Victor IVANOVICI

Université « Aristote » de Salonique